

21 septembre 2015

Le geste de quatre retraitées grecques, dans toute son obscurité

Au Théâtre de la Colline, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini questionnent, sans filet ni pathos, le suicide de quatre laissées-pour-compte

En une heure, la messe est dite : quatre retraitées grecques se sont suicidées, et rien ne viendra épuiser la question que leur geste soulève. Cette question, ce sont des Italiens qui se la posent, dans un spectacle hautement recommandable, présenté au Théâtre national de la Colline, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (*Nous partons pour ne plus vous donner de soucis*).

Les auteurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, sont partis de la lecture du *Justicier d'Athènes*, de Petros Markaris, écrit en 2011. Ils n'avaient aucune intention d'adapter ce roman à la scène. Ils voulaient essayer de comprendre ce à quoi une image, celle du cadavre de quatre femmes, au cœur de la crise économique en Grèce, peut nous renvoyer.

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, qui d'habitude travaillent seuls, ont proposé à Monica Piseddu et Valentino Villa de les rejoindre, pour que se constitue un quatuor, comme dans la réalité. Quelle réalité ? C'est tout l'enjeu du spectacle, qui avance comme une enquête, par bribes, allers-retours, reconstitution, questions. Tout cela, sans tricher, et sans filet : les acteurs entrent et sortent de leurs rôles, ils s'adressent au public, font part de leurs doutes. Ils avancent en marchant, en somme, mais ne le font peser d'aucune façon sur le spectateur : ni dans la forme ni sur le fond, qui pourrait facilement appeler le pathos ou, pire, la bonne conscience.

Un plateau noir et vide éclairé par un néon. Quatre chaises en Skaï orange. Une table viendra, au cours de la représentation. En Formica rouge, avec une bouteille de vodka, des verres et des cartes d'identité. C'est assez pour qu'existent quatre femmes, nées entre 1941 et 1948, vivant seules, sans enfants, et même sans chien, est-il précisé. Quatre femmes à l'image des 3 500 Grecs, de tous âges, qui se sont suicidés, n'en pouvant plus, horizon bouché, vies broyées par une misère à laquelle ils ne voyaient pas d'issue. Dire non, c'est ce qu'ils ont fait. Ne pas se contenter de ce non, c'est ce que font les Italiens, qui explorent la complexité d'un geste " *incompréhensible, gratuit et puissant* ", comme ils le disent au début.

D'autres gestes leur reviennent en mémoire, comme celui de Jan Palach, qui s'est immolé par le feu, à Prague, en 1969, pour protester contre l'invasion de son pays par les Etats ayant signé le pacte de Varsovie. C'était un suicide politique. Qu'en est-il de celui des retraitées grecques ? Comment ne pas le voir comme un déni à l'injonction de vivre, quoi qu'il en coûte ? Deux des comédiens sont des hommes, dans le spectacle. A la fin, ils sont habillés en femmes, tout est noir, corps, visages, table, chaises, bouteilles, verres. Comme

si une pluie de cendres était tombée sur le plateau. Elle sert de linceul aux quatre retraitées grecques dont l'une dit, avant de mourir, qu'elle aurait aimé apprendre le sirtaki ; qu'à l'enterrement du cinéaste Theo Angelopoulos, en 2012, il pleuvait, et que la foule immense, habillée de noir sous des parapluies noirs, s'est mise à le danser, en silence.

Vraiment, ils sont très bien, les Italiens de *Ce ne andiamo...* à voir jusqu'au 27 septembre. Du 30 septembre au 11 octobre, ils présenteront *Reality*. Une autre histoire de femme, seule dans la Pologne communiste.

Brigitte Salino

© Le Monde